



« *Cinq hommes sont partis à la guerre, une femme attend le retour de deux d'entre eux. Reste à savoir s'ils vont revenir. Et dans quel état* . » Ainsi la quatrième de couverture présente-t-elle *14*, le nouveau roman de Jean Echenoz...

Après ses vrais faux romans policiers ou d'aventure et sa trilogie des « vies » (*Ravel, Courir, Des éclairs*

), la Première Guerre mondiale comme trame d'un livre de l'auteur du goncourisé *Je m'en vais*

semble impromptue : comment le style d'Echenoz, si particulier, peut-il s'adapter à un sujet si

grave ? Avec une grande intelligence, comme à chaque fois.

On a beaucoup écrit sur la guerre de 14-18. Essais, livres d'histoire, romans – notamment chez Minuit, déjà, avec Jean Rouaud et *Les champs d'honneur*, Prix Goncourt 1990 – tant et si bien qu'il serait légitime de s'interroger sur la nécessité, en l'absence d'originalité, d'un nouveau texte consacré au conflit. La réponse est claire dès les premières lignes de

14
: sur ce sujet, il manquait un roman d'Echenoz – il en va ainsi des grands écrivains, peu importe l'histoire, leur écrit compte. Surtout que le narrateur, typiquement echenozien de par sa capacité à prendre du recul, à se positionner hors du texte sans le laisser lui échapper, ne l'ignore pas – cette conscience entretenant le décalage propre au roman. Comme lorsqu'il est question de faire état du combat :

« Tout cela ayant été décrit mille fois, peut-être n'est-il pas la peine de s'attarder encore sur cet opéra sordide et puant. Peut-être n'est-il d'ailleurs pas bien utile non plus, ni très pertinent, de comparer la guerre à un opéra, d'autant moins quand on n'aime pas tellement l'opéra, même si comme lui c'est grandiose, empataïque, excessif, plein de longueurs pénibles, comme lui cela fait beaucoup de bruit et souvent, à la longue, c'est assez ennuyeux. »



disponi